Homélie du 10 décembre 2015
Rome – Basilique Saint-Pierre
Sur le tombeau de saint Jean XXIII

Quand j'étais petit, avec mes parents, je fréquentais volontiers les kermesses paroissiales. Et mon attraction préférée, c'était le lapinodrome. On plaçait un lapin au centre d'un cercle, autour duquel se trouvaient une dizaine de portes numérotées. On mettait plus ou moins une feuille de salade derrière chaque porte et nous achetions des billets aux numéros des portes. Et nous espérions que le lapin passe par la bonne porte, la nôtre, qui nous ferait gagner.

Je ne vais pas pousser plus loin la comparaison afin qu'on n'aille pas répéter que je compare l'Année Sainte à un lapinodrome ! Mais je voudrais retenir l'idée de choisir la bonne porte, celle qui nous ouvre au salut. Nous avons en effet le choix entre de nombreuses portes, mais toutes ne conduisent pas au salut.

Au temps de Jésus et même après lui, il ne manquait pas de portes. Pierre et Jean, dont nous parle la première lecture (Ac 4, 1-12), avaient devant eux, comme tous les juifs de leur temps, plusieurs portes possibles.

Les Sadducéens ouvraient la porte du Temple, avec son culte et ses rites, où l'on venait recevoir le pardon de ses péchés et se réconcilier avec Dieu. Une véritable porte du salut, s'il en est. Mais ils en avaient fait un pouvoir et ils étaient tellement compromis avec l'occupant romain, leur culte était devenu si formel, que les vrais croyants commençaient à s'en détourner. Ainsi les esséniens qui avaient instauré des rites de substitution à Qumran, par exemple.

Les Pharisiens, eux, proposaient la porte de la Torah, de la Loi. A l'origine cette Parole de Dieu était comme une déclaration d'amour. Une porte vers le salut, donc. Mais ils en avaient fait un recueil d'interdits et, dans leur désir de sainteté, ils avaient mis la barre de la sainteté si haut que tout le monde passait en dessous – et souvent eux les premiers !

Les Hérodiens, ou partisans du roi Hérode, tenaient la porte du pouvoir. Ceux-là, mieux vaut ne pas en parler ! On n'a jamais entendu dire qu'Hérode ait jamais sauvé personne.

Pierre et Jean, et l'évangéliste Jean, ont choisi une autre porte, la bonne porte : Jésus.

Dire que Jésus est la porte, c'est dire que ce qui sauve, ce n'est pas l'accomplissement d'un rite, ce n'est pas l'observance d'une loi, c'est une personne, une vie donnée, un « qui m'aime me suive. »

Dans l'image du troupeau ou de la bergerie, dans la parabole de l'évangile (Jn 10, 1-10), il joue plusieurs rôles : celui du bon berger, celui qui passe par la bonne porte, qui prend soin de son troupeau, le conduit aux bons pâturages en prenant les bons chemins.

Mais il joue aussi, comme ici, le rôle de la porte elle-même.

Et le plus étonnant, c'est ce qu'il fait faire à la porte, ou plutôt ce qu'il *nous* fait faire *par* la porte.

Au début du texte, la porte est celle par laquelle on entre pour se mettre à l'abri, sous la protection du pasteur.

Mais à la fin, renversement : une fois qu'il a fait entrer les brebis, il les fait sortir par la porte. Cette porte devient une porte de sortie !

Être disciple du Christ, ce n'est pas venir se réfugier à l'abri, protégé du monde et de ses dangers. C'est au contraire être envoyé au cœur du monde. L'Eglise n'est rassemblée que pour être envoyée. C'est d'ailleurs l'origine du mot « messe » qui lui vient de l'ancienne formule latine de l'envoi : « *Ite missa est* » « Allez, c'est la mission ! », remplacée par un « *Allez dans la paix du Christ* » beaucoup moins missionnaire ! L'Eglise du Christ, comme celle de François, est une « Eglise en sortie ». Cette porte, nous disait le pape mardi dans l'homélie de la messe d'ouverture de l'Année Sainte, c'est la porte par laquelle les Pères du Concile Vatican II sont sortis à la rencontre du monde pour lui porter la joie de l'évangile.

Et notre Porte Sainte ?

Il s'agit bien sûr de Jésus lui-même, la miséricorde ou amour de Dieu fait chair, qui nous conduit où nous sommes aimés.

La passe-t-on pour entrer ou pour sortir ?

On la passe pour entrer dans la miséricorde de Dieu, pour la recevoir, pour y être pardonné, pour en vivre.

On la passe – et pas dans l'autre sens ! – pour sortir et vivre cette miséricorde à notre tour à l'extérieur.

Pour aimer comme on a été aimé.

Pour pardonner comme on a été pardonné, c'est-à-dire aimé « quand même », « même si... » et non pas « jusqu'à ce que... », « sauf si... » ; parce que c'est cela pardonner et que ce n'est qu'à cette condition qu'un couple peut promettre de s'aimer toute sa vie.

Pour donner notre vie comme d'autres ont donné la leur pour nous. Le Christ en premier, bien sûr ; mais aussi tous ces martyrs sur la tombe desquels nous célébrons la messe depuis une semaine, dont nous avons visité les tombeaux aux Catacombes, dont on fait mémoire en l'église Saint-Barthélemy, et même Jean XXIII sur la tombe duquel nous célébrons cette eucharistie.

Pour diffuser la joie de l'Évangile qui est celle de la miséricorde.

Une miséricorde que nous avons à vivre dans nos familles, dans notre Église, dans notre pays et même à l'égard de toutes les créatures de notre terre, pour reprendre une parole de notre archevêque.

Dominique Maerten